
XYZ. La revue de la nouvelle

Une dent creuse

Annie Perreault



Number 115, Fall 2013

Trou : des textes dans lesquels on tombe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69616ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perreault, A. (2013). Une dent creuse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (115), 23–26.

Une dent creuse

Annie Perreault

IL FALLAIT vraiment le vouloir, traverser la ville pour une théière, elle qui détestait conduire, se garait pitoyablement en parallèle et, pour tout dire, ne buvait même pas tant de thé que ça.

C'était un rez-de-chaussée, une rue tranquille. C'était un soir d'été. L'allée qui menait à l'adresse qu'elle avait notée dans son agenda était bordée de ces fleurs d'ombre qu'on voit partout, anonymes — en tout cas, elle, elle n'aurait pas su les nommer —, qui ne dégagent pas de parfum particulier, pas même à la tombée du jour. On mit un moment à lui répondre. Il faisait chaud. Elle ne transpirait pas dans sa robe légère, elle regardait tout autour. La rue, les triplex en rangée, les trottoirs larges, les pommeliers poussiéreux ; elle se disait qu'elle ne venait plus jamais dans cette partie de la ville. Ça devait bien faire dix ans.

On ne la fit pas entrer, ce n'était pas la peine, la dame se confondit plutôt en excuses.

N'avait-elle pas pris ses messages ? Non ?

Après quelques secondes de silence, de regards gênés, on en venait à l'essentiel : la théière n'était plus à vendre.

La vieille dame avait voulu faire de la place dans ses armoires, pour du neuf, puis sa fille avait insisté pour emporter certains morceaux, pour que ça reste dans la famille. Un cadeau de mariage, un souvenir, c'est étonnant ce qu'on s'attache aux choses. « Je suis désolée, dit-elle, je vous ai fait perdre votre temps, gaspiller de l'essence. »

Son essence, oui. Elle dit merci, au revoir, sans raison, s'agaçant elle-même de toujours dire merci comme une façon de conclure. Il lui faudrait se rabattre sur Internet et ses marchands de porcelaine d'occasion, prévoir des frais de livraison, peut-être rater le livreur, aller à la poste chercher le colis. Elle avait déjà perdu assez de temps avec les petites annonces, s'était fendue en quatre pour cette foutue théière qui, 23

semblait-il, était un incontournable dans les cadeaux de mariage des années vingt et à laquelle, semblait-il encore, on s'attachait. Le récipient restait longtemps dans les familles.

C'était aussi le cas de la théière de sa voisine Claire. L'objet avait appartenu à sa grand-mère polonaise, unique cadeau de noces emporté en Amérique, lui avait-elle appris en versant l'eau bouillante. « Très jolie », avait-elle répondu. L'instant d'après, elle se servait maladroitement du thé, et — on s'y attend — la théière allait se fracasser sur la céramique, se transformant en quatre gros morceaux de porcelaine inutile, coupante.

Devant l'air assombri de Claire, elle n'avait pas hésité : « Je vais la remplacer, c'est la moindre des choses. »

Oh, là, tout de suite, elle n'y croyait plus tellement. Elle était fatiguée, elle n'avait toujours pas de théière des années folles, elle avait soudainement envie d'une pâtisserie, et pas n'importe laquelle.

Roma. À deux coins de rue de là, avec un peu de chance, Roma et ses *cannoli* à la ricotta très sucrés existeraient toujours, la porte tinterait quand elle la pousserait de tout son poids. Non, elle n'aurait pas fait tout ce chemin pour rien, elle pourrait même en rapporter un à Claire, jouer le bon voisinage.

Comme à l'époque, elle irait ensuite dans le parc manger rageusement sa pâtisserie, se barbouiller de sucre en poudre, se dire que, quand ça ne va pas, le sucre, quand même.

Elle se mit en route. Elle marchait sans hésitation, elle avait faim, elle savait où elle allait.

Elle connaissait bien le quartier pour y avoir habité un trois et demie au début de la vingtaine, quand les loyers y étaient encore abordables, quand elle laissait venir chez elle son prof de cinéma deux ou trois fois par semaine.

Mis bout à bout, le temps passé ensemble se comptait en heures, peut-être en jours, certainement pas en semaines, mais ça ne l'avait pas empêchée d'écrire un soir dans son journal qu'il s'agissait d'une *rencontre décisive*, qu'elle pressentait le début d'une grande histoire. Il lui apprenait à voir les

choses autrement, une question de lumière, de beauté imparfaite, de poésie, d'écart d'âge aussi, de minuscules détails, insistants. Comme si, avec lui, la délicatesse du monde se révélait enfin à ses yeux, elle en venait à apprécier le raffinement de certains instants fugitifs, leur fragilité à peine perceptible. Il lui avait offert des livres qui l'avaient émue, n'en lisant pourtant certains qu'à moitié, qu'elle rangerait dans sa bibliothèque de déménagement en déménagement. Il lui avait fait découvrir *La jeune fille et la mort*, tandis qu'elle restait allongée contre lui, rêveuse, lui avait parlé de sinuosités, de son sourire aussi. Elle s'étonnait de la façon dont il faisait descendre sa main dans son dos tandis qu'il la pénétrait, qu'il se laissait aller en elle. On aurait dit qu'il la creusait, là, en plein milieu du dos, de la nuque aux reins. Elle repenserait à ce geste longtemps après, tenterait de voir dans le miroir cette cavité dans son dos, ce que ça pouvait avoir de désirable. C'était une caresse nouvelle, singulière, elle s'était sentie fendue comme un fruit, la peau réveillée. Elle avait ensuite pensé à un couteau le long de cette ligne creuse sur les pêches, à la tentation de promener la lame exactement là. Elle aurait voulu, secrètement, qu'il passe toutes ses heures libres avec elle. Elle l'attendait, pendant toutes ses heures libres à elle, et elle en avait beaucoup, elle ne faisait que ça, l'attendre.

Puis, il n'était plus venu chez elle.

Le temps, comme on dit, avait fait son œuvre. Ici aussi, les rues avaient changé, les arbres avaient poussé, les pâtisseries italiennes avaient été remplacées par des restaurants libanais ; ce fut donc un baklava pour emporter.

Son petit sac de papier brun en main, elle prit la direction du parc, reconnut le dépanneur du coin, le gars du dépanneur du coin. Ensuite, elle remonta la rue où elle avait traîné son corps engourdi pendant toute une année, curieuse de revoir son ancien appartement.

Puis, elle s'immobilisa. Un étrange frisson, un grand vide tout à coup.

Il n'y avait plus rien, qu'une dent creuse, comme disent les urbanistes. Quelques cailloux sur de la terre sèche, des sacs 25

de plastique en lambeaux accrochés à de mauvaises herbes, des murs mitoyens, plus aucun des murs qui avaient été les siens.

Le triplex avait été rasé. Un trou entre deux immeubles, une trace, une laideur, quelque chose comme une cicatrice qui capte le regard parce que cela coupe le paysage ou le visage, la rue ou le corps.

Une pancarte annonçait un projet de condos. On allait remplir ce vide, construire du neuf. Pourquoi s'attacher aux choses ? Les gens, parfois, veulent du neuf.